

SOCIÉTÉ INTERCULTURELLE

**Paroles  
sur...**

**Mourir  
en exil**



Réalisation : Service Éducation permanente Question Santé asbl

Texte : Isabelle Dossogne/Question Santé avec la collaboration de Khalil Nejjar/Carrefour des Cultures

Graphisme : Carine Simon/Question Santé

Avec le soutien de la DG Culture – Éducation permanente du Ministère de la Communauté française

Éditeur responsable : Patrick Trefois - 72, rue du Viaduc – 1050 Bruxelles

D/2007/3543/15

La mort peut sembler un sujet étrange pour réaliser une brochure.

Pourtant, la mort fut positivement au centre de deux tables rondes organisées en avril et mai 2007 par les asbl Carrefour des Cultures et Question Santé. L'objectif était de croiser des regards sur la mort à partir d'expériences de vie différentes, essentiellement celles de l'immigration. Y participaient des individus d'origines culturelles différentes. Ce sont leurs contributions qui constituent la trame essentielle de la brochure. Le projet est de susciter l'envie de mieux se connaître et de découvrir des perspectives de changements d'organisation de la société ou de modes de vie. Ce qui peut représenter un pas vers une démocratie interculturelle ...

*“ La mort est un sujet tabou. On en a parlé toute la soirée. ”*

**Comme une invitation à mieux se connaître...**

Remerciements à l'équipe de l'asbl Carrefour des Cultures (présentée en page 23) – Aline, Françoise, Frédéric, Jean-Paul, Louis.

Remerciements à Luan ABEDINAJ, Xavier ANCIAUX, Isaac BAKUKU, Jocelyne CLÉMENT, Nelson GUERREIRO, Danièle HARCADIAU, Saïda HODAIBI, Madeleine KALEYANGA TSHIAMA, Norbert KATANGA BEYA, Nermin KUMANOVA-GASHI, Micheline MABILLE, Chantal MALU, Altay MANCO, Louis MATONDO, Tite MUGREFIA, Marceline MUSHOKOSA, Khalil NEJJAR, Nasser OUGOUTI, Mélodie PIERLOT, Christine RAYET, Abdellah SABBANI, Richard SAKA SAPU, Sheriban SARITAS, Michel THIRION, Sabine TONGLET, Silvana TORMEN, Munire YAVAS, Garip YMERI.

**«La mort devant soi», nous partageons tous cette évidence plus ou moins consciemment.  
Où que nous vivions, d'où que nous venions...**

**Lié à la réalité de l'immigration, mourir signifie aussi «mourir en exil».**

*«La mort pour une personne immigrée ou une personne non issue de l'immigration, c'est le même périple mais pas la même approche.»*

*«Vieillir en exil, c'est accepter de mourir loin de ses ancêtres.*

*La mort, plus que le vieillissement, représente pour tout immigré âgé le risque de se séparer dramatiquement de sa terre et de sa famille et accentue le sentiment de solitude.»*

**Comment l'immigration peut-elle influencer une société globale?**

*«Les conceptions de la mort sont différentes dans les différentes cultures.»*

*«Nous sommes tous belges. Et, il y a au fond de chacun de nous des traditions, une culture.»*

**Les cultures marquent les individus qui se retrouvent à la fois différents et proches.**

*«Les hommes sont faits pour se rencontrer.»*

**Le plaisir de la curiosité et la volonté de connaître d'autres originalités s'épanouissent dans des dialogues entre gens d'origines différentes. La diversité devient une richesse séduisante et une motivation pour «vivre ensemble».**

**Ces confrontations sont des occasions de laisser tomber des préjugés.  
Et des moteurs d'évolution d'une société.**

*«Finalement, on arrive à se comprendre, à respecter la diversité, c'est l'immigration qui permet de faire ça. Apprenons cela. Il y a des richesses à partager. L'immigration apprend des choses aux Européens. C'est important de le faire savoir.»*

## LA CONSCIENCE DE LA MORT...

**Comment la perspective inéluctable de sa fin s'inscrit-elle dans la vie des humains?**

**La mort est occultée, la mort est intégrée, la mort angosse, la mort s'envisage...**

*« Vie, mort , on passera tous par là de toute façon. C'est important de s'y préparer pour ne plus avoir cette image horrible de la mort, comme un monstre. »*

*« La mort fait partie de la vie. Il y a une évolution chez nous : la mort devient l'interdit, celle qu'on n'ose pas regarder en face. Ce n'est sans doute pas encore la même chose partout. »*

*« On ne nous prépare pas à ça. Avant on voyait les femmes qui portaient le deuil, on voyait les messes. On vivait avec les grands-parents. Les vieux mourraient chez eux. Chez nous, la mort ne fait plus partie de la vie. On cache la mort. Quand la personne arrive en fin de vie, on la cache. On ne règle plus les choses dans la maison familiale. On meurt dans les hôpitaux, on vous met dans des funérariums. Les enfants ne côtoient plus la mort de près. On reprend le boulot après trois jours. On n'a pas le choix. Une autre vie continue. »*

*« On ne sait pas quand on partira mais la mort est toujours présente... »*

*« La mort est une fin qu'on ne peut pas nier. Dieu a décidé que tel jour, on mourrait. Donc on ne peut rien faire. »*

*« La mort, on l'aborde autrement si on est croyant, on se dit qu'elle doit arriver un jour, et quand elle arrive, on est prêt à l'accepter, à l'accueillir. C'est bien parce que la personne met les choses en ordre, elle part avec sa vie bien rangée, plus légère et c'est mieux pour ceux qui restent. »*



## DES CONCEPTIONS DIFFÉRENTES DE LA MORT...

La conception de la mort et les modalités de l'inhumation évoluent et diffèrent dans l'espace et dans le temps.

Selon les cultures et les croyances, la mort est considérée comme une fin ultime ou un passage ou une séparation entre le corps et l'esprit ou un épisode d'une longue transformation ou une disparition totale ou...

Dans une même culture, la mort n'est pas non plus ressentie de la même manière par tous.

*« Quand je suis mort, je suis bien mort. »*

*« Quand on meurt, on laisse une histoire qu'il faut laisser grandir après. Il y a une histoire, il faut l'entretenir. La mort n'a pas de sens. Mon grand-père et mon père étaient fermiers. Ils ont laissé un savoir et après ce savoir a évolué. C'est dans la qualité des disparus qu'on évolue. »*

*« Je crois qu'il y a un rêve de se prolonger, que les personnes qui suivent fassent quelque chose du patrimoine intellectuel, agricole... »*

*« Pour les chrétiens, la mort n'est pas une souffrance. Nous sommes des pèlerins ici, il faut essayer d'être toujours corrects et puis être en paix avec tout le monde parce qu'on peut mourir chaque jour.*

*Le jour même de la mort, on pleure, car la séparation est physique, charnelle.*

*Après on se dit qu'il est bien, il est bien parti. Après il y a les louanges. »*

*« Sur terre, on est passager, après on se dit que c'est le paradis. »*

## LA MORT EN EXIL ...

Mourir quand on se sent en exil, loin de chez soi, revêt un sens singulier et résonne comme une situation particulière.

Mais où se trouve le « chez soi » ?

Dans l'imaginaire, être en exil représente généralement avoir quitté sa terre, être venu de loin, d'un ailleurs éloigné. Ce n'est pas toujours le cas...

Le fait de se sentir exilé est une réalité partagée au-delà des voyages et des passages de frontières. Sans doute, ce constat porte-t-il à réfléchir sur la façon d'intégrer l'étape de la mort dans l'organisation de la société en Belgique...

*« La façon de mourir et de demeurer fidèle à la communauté spirituelle constitue une importance extrême chez l'individu et plus particulièrement chez le migrant. »*

*« Exil ça veut dire qu'on est expulsé, qu'on est dehors de chez soi. Il y a une nécessité de quitter le pays pour vivre ou survivre. L'immigration est liée à la notion d'exil. Qu'on soit immigré ou pas, les personnes veulent mourir chez elles : chez elles, ou entourées des leurs, ou en sécurité, ou mourir à l'hôpital si c'est là qu'elles se sentent bien. On peut se sentir chez soi en étant avec soi-même uniquement, ou entouré de plein de personnes. C'est une nécessité de mourir chez soi. Mais la notion de chez soi est à creuser, elle est relative. »*

*« De plus en plus de gens qui sont appelés à mourir ne seront plus chez eux. Les sociétés ne créent plus de solidarités. On va bousculer les personnes. La société ne crée plus de liens. La personne est déracinée de son milieu de vie. »*

*« Mourir en exil : on peut être dans son pays, à l'étranger, on est quand même seul face à la mort, on est tous isolé, on part de toute façon vers un monde inconnu. »*

## MOURIR EN EXIL... MAIS QUEL CHOIX POUR L'INHUMATION ?

- *«La problématique des espaces spécifiques réservés à l'inhumation des défunts des différentes obédiences constitue-t-elle une entrave pour déterminer le lieu de la sépulture ?»*

Quand un individu a quitté son pays pour vivre dans une autre contrée, au moment de la mort émerge la question du lieu de l'inhumation. Ce n'est pas uniquement une question pratique. Cette question se pose aussi au niveau des identités et des cultures. Les raisons qui poussent à déterminer l'endroit où être enterré engagent l'individu et ses proches.

Cette question ne concerne pas que les migrants dans leurs histoires et leurs choix personnels, elle interroge fortement l'organisation de la société en Belgique, notamment son volet relatif à la politique d'accueil et de l'intégration.

La culture de la mort ainsi que celle de l'inhumation mettent en avant les us et traditions, le rituel et le cultuel. Comment ces paramètres sont-ils hébergés dans l'espace public ? Autrement dit, comment les règles et les procédures intègrent-elles les singularités culturelles des différentes composantes de cet espace ?

Une des raisons invoquées pour être enterré dans le pays d'origine est le respect des coutumes et des cultures qui sont minoritaires en Belgique.

Par rapport aux traditions du pays d'origine, les individus se situent aussi différemment. Généraliser est une erreur, les communautés d'origines étrangères ne sont pas des groupes plus homogènes que la société dite d'accueil.

*« Mon père est enterré en Italie. Je n'ai pas beaucoup l'occasion d'aller là-bas, d'entretenir sa tombe. Il y a des moments dans la vie où cela me plairait bien d'aller me recueillir là où il est enterré.*



*Mon beau-père est aussi italien. Il a décidé d'être enterré ici. Car sa famille est ici. Il est depuis 60 ans en Belgique. Les anciens de sa génération seront morts eux aussi en Italie.*

*Le retour au pays est un choix individuel, personnel. Dans le périple d'une immigration, beaucoup de personnes se disent "Après je reviendrai". Ça reste un rêve dans leur tête. D'autres personnes partent en se disant "Je resterai là-bas". Ils n'ont pas ce rêve.»*

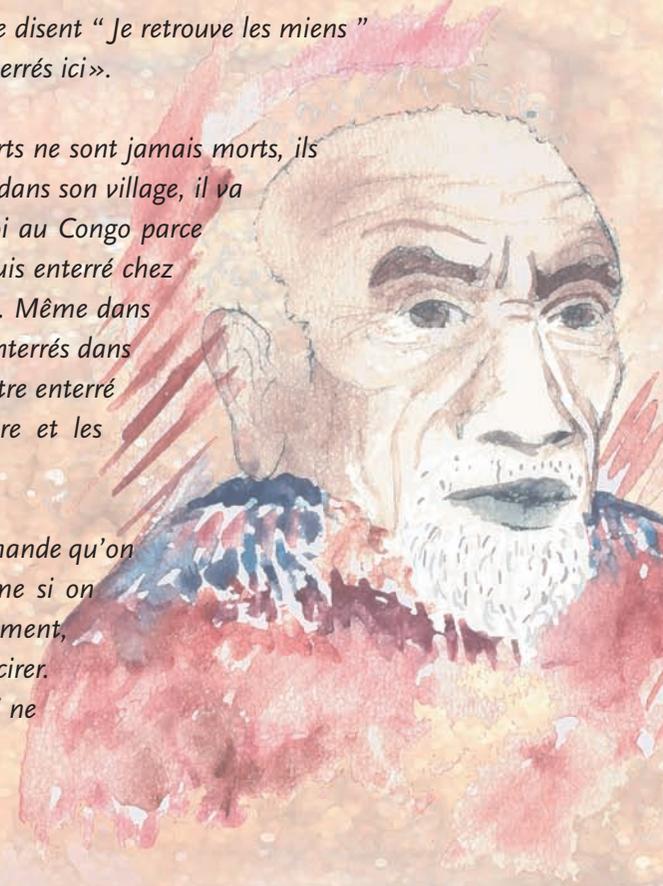
*«Il y a un tiraillement de toute façon entre une famille ici et une famille restée là-bas. La famille plus importante, plus élargie, c'est là-bas.*

*Un élément important c'est la croyance qui dit que si on ne respecte pas les désirs du mort, il va revenir. C'est l'aspect de la pacification des cœurs.*

*Quand on part, on va revoir les ancêtres. Les gens se disent "Je retrouve les miens" et ils pensent qu'ils ne les reverront pas s'ils sont enterrés ici».*

*«Il y a un lien avec la croyance. Pour nous, les morts ne sont jamais morts, ils sont au pays des ancêtres. Celui qui va être enterré dans son village, il va retrouver ses ancêtres. Je veux être enterré chez moi au Congo parce que les anciens vont accomplir tous les rites. Si je suis enterré chez moi, les membres de la famille ne m'oublieront pas. Même dans la culture belge, des gens de Bruxelles veulent être enterrés dans la province du Luxembourg. Si je meurs, je préfère être enterré dans le village de mon grand-père avec la culture et les anciens rituels.»*

*«Moi, maintenant, ma vie est ici. Si je meurs, je demande qu'on m'enterre ici. C'est ici que sont mes enfants. Même si on m'enterrait en Afrique, si on faisait un événement, mes neveux et nièces, ils n'en n'ont peut-être rien à cirer. Ici, il y aura mes enfants et petits-enfants. Pourquoi ne pas décider d'être enterré là où on vit ?»*



« Il en est de la mort comme de la naissance. Tant qu'on n'est pas sur la terre de ses ancêtres, on est comme un SDF. Je ne suis pas né au village mais on me considérerait au village comme étant né en brousse. C'est dans ce sens que certains veulent être enterrés dans le village de leurs ancêtres. »

« En Afrique, il y a le lien avec la terre. Quand l'enfant naît, on enterre son nombril sous la terre. Souvent près de sa maison. Je retournerai là où est enterré mon nombril. On est chez soi quand on retrouve la partie de soi qui est enterrée sur la terre de ses ancêtres. L'esprit, lui, n'a pas de frontières, il peut voyager. Quand ils meurent, les gens disent "Remettez-moi d'où je viens". Le lien à la terre est très important ».

« Les personnes immigrées sont venues de manière temporaire. Elles sont ici maintenant et on n'a pas pensé à l'avenir de ces personnes-là.

D'habitude par rapport à l'immigration, on parle surtout des jeunes, des banlieues, comme d'un problème. C'est une force de travail qui avait été demandée jadis.

Enterrement au pays d'origine : des points de vue albanais et turcs, la question se pose différemment. Beaucoup d'albanais ne font pas partie de l'Albanie mais de la Turquie, de la Macédoine, du Kosovo...

La première vague d'immigration, c'était il y a 50 ans, les Albanais venaient d'Albanie, c'étaient des réfugiés politiques. La deuxième vague, comme mes parents, venait de Turquie, il y a eu le rapatriement de la famille.

La troisième vague, ce sont des réfugiés de la guerre de Yougoslavie.

Rapatriement dans le pays d'origine : mais où va t-on être enterré ?

Par exemple : pour les Albanais de Turquie, les personnes se sentent plus albanaises que turques. Les personnes ont leurs familles ici en Belgique.

Le vieillissement et la mort se pensent très différemment chez nous.

Les maisons de repos, par exemple. Il est rare qu'on mette un parent en maison de repos. Car on est dans une famille traditionnelle. La famille est là pour s'occuper des aînés. Et ça marche très bien. La personne âgée même malade est prise en charge par la famille. »



« Mes parents ont des exigences par rapport à la mort. Ma mère, même si elle vit ici, elle veut être enterrée en Afrique. Il y a toujours une solidarité quand il y a rapatriement. C'est vraiment la demande de la personne. On est une famille qui a déjà vécu l'exil et l'immigration. On a été préparé mentalement. On est déraciné dans la tête, on est un peuple nomade qui a beaucoup voyagé. »

« Je crois que l'Afrique doit revoir certaines de ses coutumes. Je suis parent. Il ne faut pas surcharger les enfants, ils ne vont pas travailler pour m'enterrer. J'ai 69 ans. Si je meurs, je n'ai pas laissé de l'argent pour retourner au village. Il ne faut pas surcharger les enfants avec des futilités. Quand on est mort, on est mort. Il faut qu'on revoie certaines coutumes. »

« Il y a une chose fondamentale, c'est de respecter les vœux de ceux qui partent. C'est vrai qu'avec les générations, les choses vont changer.

Ma crainte, c'est qu'on abandonne tout.

Mon esprit, quand il se libèrera de mon corps, il sera partout.

Si un ami vient à décéder au Japon ou en Afrique,  
je peux me retrouver en harmonie avec lui.

Avant, on restait proche du village, c'était normal qu'on  
retourne au village. Maintenant, il y a plus de mobilité. »

« En Albanie, il y a un rituel lié à la mort. C'est un problème pour ceux qui sont à l'étranger, tout le monde n'a pas la possibilité d'y assister. Beaucoup de personnes proches n'ont pas su retourner chez eux. Alors c'est plus important de rester près d'eux ici. »



**Choisir d'être enterré dans son pays d'origine comporte concrètement des implications pratiques et financières. Face aux coûts notamment des rapatriements, des communautés organisent des solidarités, des systèmes d'entraides...**

*« Le centre culturel albanais a une assurance pour le rapatriement vers le pays d'origine pour les gens sans papiers. Cela existe depuis 10, 12 ans. »*

*« Il n'y avait pas d'assurance "rapatriement". Tous les enfants en France, en Allemagne, aux États-Unis se sont cotisés. Un rapatriement, ça coûte 5000 euros. Le corps est considéré comme une marchandise, comme un volume. On l'a fait parce que c'était le souhait de la personne. C'était difficile d'accomplir ce que la personne avait demandé. »*

*« Cela paraît irrationnel de dépenser 5000 euros. Mais ce n'est pas rationnel, la croyance. Mais ça porte, ça aide à vivre. La demande d'un défunt, c'est important pour les personnes qui restent. Si elles vivent le non respect, comment peuvent-elles faire le deuil, l'apaisement ? Cette personne revient aussi par les vivants. Il y a des choses dans notre culture dont il faut se défaire car elles nous freinent. Comme ce n'est pas rationnel, il faut donner du temps. »*

*« Il faut être pratique. Si j'ai suffisamment les moyens et que je prépare les choses, c'est mon problème. Mais si je n'ai pas préparé et que j'en ai le souhait, c'est la solidarité qui doit se forcer mon rapatriement. Cet argent-là, il y a peut-être d'autres choses à en faire que de rapatrier. Ce sont des problèmes de génération. »*

*« Il existe des foules d'assurances quand on est décidé à être rapatrié. Donc il y a moyen de protéger ses enfants et d'être rapatrié. »*

*« Pour un sans-papiers albanais, c'est la communauté albanaise qui a payé le rapatriement. C'est notre devoir que la solidarité joue pour faire quelque chose pour les personnes, par exemple pour les sans-papiers. »*

*« Quand l'administration ou le CPAS ou le centre pour réfugiés ne prend pas en charge, ils se tournent vers les centres culturels musulmans. Ce sont eux qui doivent récolter de l'argent pour le rapatriement des sans-papiers par exemple. Cela tombe toujours sur les gens. »*

## DES CROYANCES, DES RITES, DES COUTUMES, DES TRADITIONS...

Quelle place pour les enjeux affectifs, symboliques et matériels dans les différentes cultures ?

Tous les individus respectent certaines traditions.

Les rites ont un rôle de cohésion par rapport à une société. Ceux qui pratiquent les mêmes rites constituent un “ nous ”, un “ ensemble ”. De ce fait, les rites peuvent paraître rassurants d'autant plus si on fait partie d'une communauté minoritaire. Les rites inscrivent les participants dans une mémoire et une histoire communes. Ils peuvent aussi se révéler contraignants et être vécus comme des freins à l'ouverture ou à l'évolution de la communauté.

Les rites sont symboliques, ils touchent la sensibilité plutôt que la raison... Bien des traditions sont liées à l'événement de la mort : rites funéraires et pratiques de deuil.

*« En Albanie, la mort, c'est le dernier salut qu'on peut faire à quelqu'un. C'est encore plus douloureux quand il y a des attaches. Pour un événement heureux, on n'est pas obligé d'aller rendre visite. Quand il s'agit de tragédies ou d'événements malheureux, on doit y aller, le respect est encore plus grand. Aux enterrements, parfois il y a 2000, 3000 personnes. Le malheur est partagé par la population pour soutenir ceux qui restent. »*

*« En Turquie, quand il y a un décès, les 7<sup>ème</sup>, 21<sup>ème</sup>, 40<sup>ème</sup> jours après, il y a un rassemblement avec les amis et les voisins pour évoquer la personne morte, pour faire le deuil. »*

*« Chez nous, en Belgique, on assiste à un recul. Des cérémonies civiles sont tristes. On n'organise rien, c'est complètement vide. Même des gens des pompes funèbres sont attristés de cette situation. Il y a une absence de discours, les discours des curés ne sont remplacés par rien. »*

*« Ici en Belgique, si on décède sans famille et sans argent, on enterre le mort dans une fosse commune. Ce n'est pas très digne. »*

«Je suis d'éducation laïque et ce qui me frappe en Albanie, c'est le deuil des femmes. Ce sont des pleurs qui sont un rite, des lamentations. On met des mots concrets en lien avec les personnalités. C'est l'accompagnement sonore des femmes.

Le mort est toujours dans un cercueil, pas dans un linceul. Pour les vieux, le cercueil est noir car le vieux a un âge honorable. Pour les jeunes, le cercueil est rouge car la mort est injuste, car il avait la vie devant lui.

En Albanie, les femmes vont au cimetière. Au Maroc, elles n'y vont pas.»

«Chez nous, au Maroc, c'est le contraire, c'est la naissance qui est un événement. Le mort, on l'enterre le plus vite possible. Et on ne met pas le corps dans un cercueil. En islam, le mort doit être enterré le jour même.»

«Mais quand la personne meurt ici, ça prend plus de temps, il part de Charleroi ou de Zaventem vers les pays d'origine.»

«Il ne faut pas généraliser. La religion évolue avec le contexte culturel et social. L'aspect culturel, ce sont les traditions.

Parfois, au Maroc, c'est difficile d'enterrer le même jour.

Il y a des interactions entre une culture et une autre, entre les pays colonisés et les colonisateurs. L'islam s'est baladé et à chaque endroit, il s'est coloré de la culture du lieu où il arrivait.»

«Le fait d'enterrer vite, c'est peut-être dû au climat.

Pour enterrer, 24 h c'est la limite.

En Italie, chez les catholiques, ça va très vite aussi.

Avec les frigos, cela change les choses.»

«En Albanie, il est interdit de diffuser de la musique durant 40 jours. Pour le deuil, le noir est porté par les femmes les plus proches. Si un mariage est programmé durant la période de deuil, le mariage reste car c'est toujours la vie qui prime.»

«Au Maroc, la veuve porte des vêtements blancs pendant 4 mois et 10 jours. En islam, le deuil ne dure pas plus que 3 jours, sauf pour la veuve.»

«Les 40 jours de deuil pour la femme, c'est pour être certain qu'elle n'est pas enceinte car, pendant le deuil, elle ne peut pas avoir de relations sexuelles.»

«En Afrique, toutes les tribus ne font pas la même chose. Chaque ethnie a sa façon de faire les choses. On se met en noir durant 40 jours. Après ces 40 jours, c'était une grande fête. Si la femme perd son mari, elle souffre beaucoup. Parfois même physiquement. C'est pour les vivants qu'on fait les coutumes. La tradition et les coutumes sont très difficiles à vivre surtout pour les femmes. Ce n'est pas parce que quelqu'un est mort que les vivants doivent souffrir. Il faut changer certaines coutumes.»

«Au Congo, on trouve 40 jours de deuil dans différentes religions. On porte un bracelet blanc. Dans certains endroits, les femmes sont rasées, elles ne portent plus leurs parures.»

«Au Congo, avec la crise économique, les choses changent. Avant, il y avait 40 jours de deuil, les gens logeaient et mangeaient pendant 40 jours. Maintenant, après 2 jours, les gens s'en vont.»

«Les coutumes sont faites par les vivants pour les vivants parce que c'est pour ceux qui restent que c'est difficile. Le contenu et la tradition ont beaucoup d'importance pour passer cette étape inacceptable. Pour les personnes immigrées, la coutume ne peut pas toujours s'accomplir.»

«Il y a une tradition qui s'est développée dans les pays chauds. C'est une pratique qui a évolué avec le temps. Les femmes sont lavées par des femmes et les hommes par des hommes.»

«Au cimetière, on retire le linceul et la tête du mort est tournée vers La Mecque.»

«L'immigration change les traditions.»

## ET APRÈS LA MORT, QUELLE PLACE OCCUPE LE DÉFUNT DANS L'ESPRIT ET L'IMAGINAIRE DES PROCHES ...

*« Si on vit avec la pensée du mort, on gâche la vie. En islam, c'est le respect du vivant. Si on vit avec le mort tout le temps, on gâche la vie. Mon chagrin n'arrangera rien. Si je commence à continuer à retourner le couteau dans la plaie, je n'aide pas les vivants. »*

*« Ce qui est important, c'est d'accepter le destin. À la limite, on voudrait retenir le mort, le garder à soi. C'est la pire des choses de retenir le mort, il faut le laisser aller vers le spirituel. »*

*« Pour moi, la mort, c'est définitif. Je me dis qu'une personne qui est morte, on ne l'évoque pas seulement tristement. Ça ne me fait pas pleurer le fait de la mort. La mort ne me rend pas triste même si, sur le coup, ce n'est pas rigolo. Je n'ai pas besoin pour accepter que la personne est morte d'avoir trois jours de deuil. »*

*« Parmi les choses qui peuvent faire du bien au mort, c'est de l'évoquer, que les vivants l'évoquent. L'islam a un rapport réaliste avec la mort. C'est un grand malheur, mais en même temps il y a une partie de l'émotionnel qui est cultivé dans la spiritualité. »*

*« Les morts sont parmi nous. »*

*« On a envie de retenir les morts. C'est humain quand on perd un être cher car on a envie qu'il reste. On garde des cendres sur sa table de nuit. J'ai vu ici dans cette société qu'on veut garder son alliance. Il y a un objet qu'on veut garder de l'autre. On peut s'y accrocher si fort qu'on l'entend parler. Ça, ça ne va pas. Mais on peut parler des morts. »*

*« La vie doit reprendre le dessus. »*

*«Lorsqu'une personne est incinérée ou enterrée dans une fosse commune, quand il n'y a pas d'endroit pour se recueillir, le deuil est plus difficile. Il faut un endroit de recueil.»*

*«Les morts ne font plus partie de notre monde, ils font partie du monde des morts.»*

*«Au Maroc, n'importe quelle personne qui entre dans un cimetière fait des incantations pour tout le monde.»*

## **DES PERSPECTIVES DE CHANGEMENTS ?**

**Comment gérer la diversité ?**

**Y a-t-il une connexion entre le choix du lieu de la sépulture et la problématique de l'intégration ; autrement dit, ce choix du lieu peut-il constituer une clé pour l'interprétation de l'intégration des étrangers à la société d'accueil ?**

*«Une personne condamnée par un cancer généralisé et qui venait de la Côte d'Ivoire, sans papiers, vivait dans un centre pour personnes réfugiées. Cette personne est décédée. Cette personne n'avait pas de famille ici, personne à part ses compatriotes aussi au centre. Elle a demandé un imam. On a essayé de faire venir ses enfants, on a essayé qu'il ne soit pas seul.*

*Quand la personne est morte, on a fait les ablutions dans les normes.*

*Le soir, on a fait les prières avec les communautés musulmanes.*

*L'administration communale voulait qu'on l'enterre n'importe comment.*

*Cette personne a accepté de mourir dignement. Après on ne peut pas l'enterrer n'importe comment, sans le respect de la religion musulmane.»*

Par rapport à la venue de migrants, la Belgique est dite société d'accueil. Au départ, l'immigration avait été envisagée par la Belgique pour des raisons principalement économiques. Elle avait besoin de main-d'œuvre. À ce moment-là, elle eut peu le souci d'être une terre accueillante. Il ne s'agit pas ici de rapports entre des gens, entre des voisins. Mais de la politique d'un pays.

Les politiques dans les différentes contrées européennes ont considéré au départ l'immigration comme un phénomène conjoncturel et temporaire, et non structurel et permanent. Jusqu'au moment de la fermeture des portes de l'immigration en 1974, les étrangers étaient perçus globalement sous l'aspect essentiellement économique, ce qui a conditionné les politiques mises en place à l'égard de cette problématique. C'est seulement dans les années 80 que l'immigration entre sur la scène politique et devient l'enjeu d'un vrai débat intérieur.

L'installation de l'immigration dans la société belge se fait plus tard et lentement.

La reconnaissance et la visibilité dans l'espace public des communautés d'origines étrangères qui font partie de la société belge s'éprouvent notamment dans le respect des rites liés à la mort et aux inhumations. Leur connaissance et leur prise en compte rejaille aussi sur les manières de vivre la mort ici en Belgique. Comme un miroir qui renvoie une réalité peu regardée et qui invite à s'interroger.

Il ne suffit pas de constater des différences...

Ce sont des changements qui sont demandés, des nouvelles perspectives...

Ils concernent les possibilités d'accomplir des pratiques funéraires liées à des traditions ou croyances minoritaires, l'organisation des cimetières ...

*« L'intégration n'équivaut pas à l'assimilation. C'est plutôt l'art de la coexistence sur les principes de l'égalité des chances et de la non discrimination.*

*L'intégration est considérée dans la majorité des approches sociologiques de la migration comme un processus par lequel les individus et les groupes d'une société accèdent aux ressources économiques, culturelles, sociales et politiques de cette dernière sans nécessairement renoncer aux cultures et aux valeurs de leur pays d'origine. L'intégration ne peut être conçue donc comme une subordination totale des étrangers à la culture d'accueil. »*

*« Comment enterre-t-on une personne musulmane ?*

*Les autorités communales savent bien que la personne est musulmane. La moindre des choses est d'appeler un centre musulman. Ici, il y a des musulmans qui vivent, on doit les respecter. La religion musulmane est la deuxième religion reconnue, depuis 1974. Pour connaître les méthodes de la religion musulmane, il suffit de demander. Ne pas les respecter c'est inhumain. On doit toujours garder le respect pour le mort. »*

*« On peut comparer la loi qui reconnaît la religion musulmane avec celle de l'obligation d'adapter les lieux publics aux personnes à mobilité réduite. Si la loi n'est pas connue, elle n'est pas appliquée. Le rappel par l'associatif est important. Il faut imaginer des parcelles d'enterrement pour les musulmans. »*

*« Il n'y a pas d'aumônier musulman dans les hôpitaux. Ils ont les coordonnées des centres musulmans et les médiatrices font le lien. Mais il faudrait à l'hôpital un service qui serait capable de pratiquer un rituel musulman. »*

*« Les cimetières musulmans, c'est une existence, une visibilité, une reconnaissance que l'islam est de ce pays. Quand la mosquée a géré le premier cimetière, c'était la preuve même que des musulmans étaient là définitivement. Cela interroge les croyances des européens. A Gand, une échevine négociait avec une communauté musulmane pour une parcelle dans le cimetière. Elle disait " Mes ancêtres se sont battus pour que les non croyants ne soient plus enterrés dans une fosse commune. La demande musulmane n'était pas une revendication seulement religieuse. »*



**Les pouvoirs publics pourraient prendre en compte certaines situations comme celle des sans-papiers ou celle des sans revenus...**

*« En ce qui concerne les assurances, les Turcs et les Maghrébins ont des assurances. Il n'y a pas de problème. Mais je pense aux personnes qui n'ont pas d'assurance. Il y a des problèmes pour les sans-papiers. Pense-t-on à ces personnes ? Est-ce qu'il n'y a pas de solutions ? »*

*« Pour les sans-papiers, les soins sont gratuits, l'éducation des enfants aussi. On pourrait imaginer pour la mort aussi. »*

*« Au sanatorium, des personnes mouraient tout à fait seules. L'hôpital avait un cimetière avec une pierre tombale. Cela a permis à des familles de retrouver leurs pères, souvent des ouvriers mineurs. Ça c'est de l'ordre du public.*

*On devrait imposer que chaque mort ait un endroit avec son nom : une sorte de service minimal obligatoire. Cela doit être un droit, sinon on ne respecte ni le mort ni sa famille, qui va peut-être le rechercher après. C'est une valeur en plus de respecter les gens même quand ils sont morts. »*

*« Aux assurances ne participent que ceux qui cotisent. On pourrait élargir ce système. Mutualiser des risques pour avoir des prix moins chers. Il y aurait des emplois à créer. Pour résoudre un problème économique, on ne peut pas rester dans l'informel. »*

*« Il faut creuser l'idée d'une mutuelle dans la société africaine pour faire face à certaines exigences financières. »*

*«L'intégration : c'est de l'assimilation ou bien des interactions. Or, il n'y a pas eu de débat autour de la mort entre les communautés et la société.*

*La mort n'est pas née aujourd'hui. La mort des immigrés n'est pas nouvelle. On n'a pas lancé de débat et puis à partir d'un problème, celui de l'enterrement de L Benaïssa, on suscite le débat sur la rencontre des cultures. La mort fait partie de la sphère publique. C'est difficile de mettre en mouvement dans la sphère publique le rituel d'une communauté. C'est ce qui pousse des femmes et des hommes vers leurs cultures individuelles.»*

**Ce qui est en jeu, c'est le respect des convictions et des sensibilités des uns et des autres...**

**C'est aussi la création d'un espace public où se retrouvent des traces visibles des différentes cultures et d'une société plurielle où se construisent des compromis entre le maintien des enracinements et la création de pratiques communes.**

**Une société peut-elle se passer de rites, de traditions ? Des rites servent à vivre ensemble. En Belgique, le constat est posé de l'effacement progressif de toute ritualité. Certains le regrettent.**

**Pourrait-on envisager d'inventer des nouveaux rites funéraires, des nouvelles pratiques ou des manifestations collectives qui refléteraient l'identité d'une communauté de citoyens ?**

**Après tout, les traditions actuelles sont des pratiques innovées dans le passé.**

**C'est aussi la place réservée au fait de mourir dans la société qui est interrogée. Comment " bien mourir " ? Les questions soulevées par la rencontre des cultures pourraient faire advenir une nouvelle manière d'intégrer la mort... Où il serait question de dignité et de respect, d'accompagnement et de préparation à la mort.**

*«À l'hôpital, on en voit de toutes les couleurs quand quelqu'un meurt, cela dans toutes les religions.»*

*«Il y a des familles pour qui enterrer dignement ici coûte cher. Le problème pour un sans-abri belge est le même que pour un sans-papiers.»*



*«Chez nous, on abandonne même le culte. J'ai renoncé à toutes religions, à tous cultes. Je pense qu'il faut une spiritualité. Il faut construire quelque chose quand on n'a plus de culte, plus d'église.»*

*«Quelqu'un suit ou ne suit pas le culte, ce n'est pas ça l'important. C'est la spiritualité qui est importante, c'est le matérialisme qui fait du tort. La spiritualité s'efface devant le matérialisme de la société.»*

*«Ce serait intéressant d'éduquer dès le premier âge et de sensibiliser aux différentes approches de la mort. Et intéressant aussi que nous ayons des contacts pour apprendre des autres.»*

*«Il faut faire connaître les rituels. L'intolérance vient de l'incompréhension.»*

*«Nous avons évacué la mort. Il faut trouver quelque chose, pour accompagner les personnes jusqu'au dernier moment qui explose sur le néant.»*

*«La dignité et le respect, c'est d'abord l'humain avant d'être de la religion.»*

*«C'est important de respecter les valeurs de chacun, d'apprendre à respecter les valeurs de chacun. J'ai appris à respecter certaines traditions par rapport à certaines personnes. Je crois surtout aux valeurs humaines. Les visions des autres ne sont pas toujours mes visions. Il y a des différences entre les ethnies, et les générations.»*

**Mourir n'est pas qu'un processus biologique.**

**C'est aussi une construction culturelle.**

**Quand cette étape se vit ailleurs que dans le pays d'origine, elle peut susciter d'autres souffrances comme celle du non retour vers le pays d'origine ou d'autres questions.**

**Entre les valeurs de la culture d'origine et les valeurs de la société d'accueil.**

**Entre ruptures et fidélité à la culture d'origine...**

## CARREFOUR DES CULTURES

Carrefour des Cultures, loin de toute ghettoïsation et de toute vision unidirectionnelle, propose un cadre et un espace d'analyse critique, d'entraide, de collaboration et d'intersection culturelle assurant à tous les individus, à toutes les communautés une participation sur un pied d'égalité afin de construire l'avenir de notre société.

Dans le même sens, il contribue à travailler au progrès des valeurs démocratiques et à favoriser la participation des citoyens à la construction de la vie de la cité en proposant des outils leur permettant de s'informer, de débattre et de se rencontrer pour mieux agir.

En effet, Carrefour des Cultures est le fruit de réflexions et d'actions de deux associations voire de deux expressions culturelles qui invitent à mettre en mouvement un dialogue interculturel autour d'une citoyenneté responsable et participative, capable de faire fructifier la créativité de notre imaginaire commun et la force de l'intelligence collective.

Carrefour des Cultures se veut aujourd'hui un vrai lieu de rencontre motivant, dynamique, entreprenant, qui offre à tous ceux qui, isolément, s'essayent à des développements nouveaux, de se retrouver, de confronter des pratiques, des expériences, de compléter des visions individuelles, de dégager des lignes de forces, d'initier ensemble des nouvelles perspectives, ... bref, de créer ensemble l'avenir pluriel loin de toute uniformité arrogante.

Rue Jean-Baptiste Brabant, 21  
5000 Namur  
Tél. et fax : 081/41 27 51  
Courriel : [carrefourdescultures@skynet.be](mailto:carrefourdescultures@skynet.be)





Cette brochure est réalisée à partir de deux tables rondes axées sur le thème « Mourir en exil ».

Volontairement, la brochure reprend essentiellement des paroles des participants, leur accordant le rôle de témoins interpellants, leviers pour une visibilité de cette question.

La mort est en elle-même un sujet généralement tabou. Réfléchir à la mort en exil soulève des questions et donne sens à des revendications attachées à des cultures minoritaires en Belgique. Elles sont aussi de portée générale pour toute la société.

La brochure s'adresse au tout public.  
Elle est téléchargeable sur le site [www.questionsante.be](http://www.questionsante.be)

Édition 2007